

## KIS-488 – L'adossement

(PK da GE – 07 03 96)

C'est le moment de [...] te poser une question, au sujet de l'adossement du breton au français. L'histoire de la langue française est très particulière, surtout à partir du 17<sup>e</sup> siècle. N'y a-t-il pas un inconvénient majeur à adosser le breton, langue qui se dégage à peine, et à grand peine, de ses ruralité et oralité, à une langue qui se distingue par le poids de la tradition, la rigidité, le gouffre qui sépare la langue écrite de la langue parlée ? Comparé à l'anglais, le français m'apparaît comme une langue figée et plutôt pauvre, ou sans doute appauvrie. Ne vaudrait-il pas mieux adosser le breton à l'anglais, ou de façon plus réaliste au français *et* à l'anglais ? Même s'il existe un “bon usage” de l'anglais, et même si on se dispute à ce sujet entre experts, l'anglais est beaucoup moins normatif que le français et entrerait mieux (peut-être) en résonance avec le breton. Résonner n'est pas adosser, c'est entendu.

(GE da PK – 13 03 96)

Pour le breton, son adossement au français n'est pas un choix de notre part, mais un fait qui dure depuis le Moyen Âge. Il faut peut-être d'abord cerner mieux le fait, non à propos du breton, mais de toute langue. Une langue, bien entendu, est un ensemble de structures singulières, non pas défiant le temps, mais changeant plus lentement que d'autres structures sociales. Or, l'adossement ne concerne pas les structures, du moins directement. Il intervient là où le locuteur est aux prises avec le monde. Pour *dire* le monde, il a recours aux ressources de sa langue – c'est ça l'adossement (que connaissent avec acuité les poètes : dire dans la langue ce que la langue n'a jamais dit). Ou bien la langue suffit à ce que le locuteur veut dire, et il reste sur les rails qu'il empêche seulement de rouiller ; ou, si elle ne suffit pas, c'est, entre autres raisons, que sont entrées dans le monde du locuteur des réalités pour lesquelles sa langue n'a pas encore de répondant. (C'est ce qui arrive quotidiennement pour chacun : chaque jour le monde se renouvelle ; à chacun de le *voir* et de le *dire* ; la poésie n'est pas une profession, c'est l'essence même de l'homme.) Vivre adossé à sa langue, c'est la condition commune. Aucun problème si la langue est en bon état, mais

quand elle est cassée, incertaine, hétéroclite ? Les lettrés bretons du Moyen Âge étaient adossés à la fois à leur idiome et au latin et leur adossement au latin faisait entrer dans leur monde des réalités apparues ailleurs qu'ils s'appliquaient à dire dans leur idiome (Louis Lemoine a étudié avec bonheur les divers modes de leurs créations lexicales), ce qui amène à poser, *par métonymie*, que le breton était adossé au latin. N'y voyons ni un handicap, ni un privilège ; c'est un fait de civilisation : la réalité se renouvelle sans cesse, un seul idiome ne suffit pas à la dire toute. Les innovations diffusent à mesure de leur éclosion et, comme c'est toujours avec leur répondant dans la langue des lieux dont elles viennent, le locuteur se voit contraint de négocier son adossement. Plusieurs voies sont ouvertes : la plus expéditive, adopter le mot avec la chose ; la plus ardue, agir en poète et faire répondre son idiome à la nouveauté qui le laissait muet. La première voie est celle de l'emprunt pur et simple : parcimonieux et contrôlé, il peut être l'occasion pour la langue emprunteuse d'un aiguillonnement, d'un nuancement conceptuel ; il n'en demeure pas moins un adossement mineur et peu fécond ; passif et massif, il gangrène et tue ; c'est celui qui se termine sous nos yeux par l'agonie des derniers dialectes bretons. La seconde voie constitue si l'on veut un emprunt aussi, disons plutôt un accueil, celui fait à la réalité inédite que le locuteur dépouille de la forme qui l'apportait pour la faire rebondir dans son idiome. On peut encore parler d'adossement, mais fructueux, car à la fois s'enrichissent le monde du locuteur et sa langue, les deux gagnant en universalité. Si cet adossement heureux change l'idiome, c'est à la façon de la poésie. Pour le poète, la tentation de la facilité n'existe pas : ou bien il *dit* adéquatement la réalité inédite venue à lui et celle-ci commence d'exister par sa langue ; ou bien il rate son coup et on n'en parle plus. Dans le cas de l'importation, la réalité inédite venue par le truchement d'une autre langue est décortiquée et assimilée : il n'y a plus transfusion de langue, périlleuse, mais transfusion de monde.

Pour répondre à ta question, les structures et l'histoire de la langue “dorsale” importent assez peu, car tout cela se trouve éliminé dans l'adossement réussi. Sans doute, il ne l'est jamais à cent pour cent et on note toujours des traces de la langue dorsale sur la langue frontale. Le tout c'est qu'elles ne soient pas des entraves, mais des enrichissements. Dans notre travail, nous opposons couramment “an amprest dre zic'halloud ouzh an amprest e-ser krouiñ”. Nous pouvons imaginer ce qu'aurait pu être l'histoire du breton avec d'autres langues dorsales que le latin et le français. Mais on ne refait pas l'histoire et “où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute”. Il importe que le locuteur breton s'adosse en poète à sa langue – l'adossement de celle-ci (par métonymie, car c'est le locuteur qui s'adosse en fait) aux autres langues, français et maintenant anglais, ne saura être que bénéfique. Qu'il soit ainsi présent en première

ligne du front et non pas en détrousseur d'arrière-garde. Voilà qui amène à juger de l'inanité de projets comme ceux de P.-J. Hélias, sa tentative d'adosser son français au parler de son enfance, d'en exploiter les couleurs pour maquiller son absence de *dire*, fantôme enfilé sur un spectre.

(PK da GE – 29 03 96)

J'en viens à ta lettre qui a non seulement répondu à mon attente, mais répondait d'avance à ma deuxième interrogation. Le paradoxe est que ta politique linguistique est souvent perçue comme étant ultranationaliste, alors que je sais que tu vomis le nationalisme — ce qui ne signifie pas que tu n'as pas parfois des réflexes “nationalistes” (au sujet des “patois”, par exemple), dont je ne suis moi-même pas dépourvu ! [...] Voici trois remarques hétéroclites :

1. J'hésiterais à dire que “la poésie est l'essence de l'homme”. C'est l'athée qui hésite.

2. À l'époque où le breton était adossé au latin, le français et les autres langues européennes l'étaient aussi. Le breton s'adossait au latin et au français qui s'adossait au latin.

3. Tout à fait d'accord au sujet du français de P. - J. Hélias. Jean Paulhan a depuis longtemps dénoncé cette recherche inane dans ses textes sur la poésie malgache, si je ne me trompe. Cependant, double comme ses prénoms, et rusé, Hélias se gardait bien d'écrire en “bigouden”. Sans jamais prononcer le nom de Hemon, et rarement celui de Gwalarn, il s'en était approprié la langue, jusqu'au jour où l'ayant épuisée, épuisé lui-même par le succès, il est passé au français, mais alors quel français, un français scolaire, clérical, une langue morte. Bien sûr, j'ai tendance à croire, quand je le compare à l'anglais, que le français est une langue demi-morte, mais c'est une autre histoire !